

L 1.8

M5

10022

Maurice N'Gonika

L'éducation
au
Congo Brazzaville

Paradigme

025132248

37

L'éducation
au
Congo Brazzaville

16.

~~DA~~

2000-47382



DE-511114-83216

L'éducation
au
Congo Brazzaville

Maurice N'Gonika

PARADIGME
37, rue des Murlins
45000 ORLÉANS

DL-20 12 1999 53316



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction,
par tous procédés, réservés pour tous pays

© PARADIGME, Orléans, 1999
ISBN 2-86878-211-6

Introduction générale

Éducation et/ou enseignement, telles sont les notions qui constituent mon propos dans cet ouvrage. Bien que ces deux termes puissent exprimer la même chose, il existe néanmoins une nuance. L'éducation est une notion large et très ancienne par rapport à l'enseignement. Large parce qu'elle englobe aussi bien l'école que le reste de la société alors que l'enseignement ne concerne que l'école. Ancienne parce qu'elle remonte à la naissance des premières sociétés et donc des premiers rapports entre les hommes alors que l'enseignement, ou l'école en tant qu'institution éducative spécialisée, n'a vu le jour que bien plus tard grâce à la division du travail.

Au Congo Brazzaville, l'éducation remonte à la nuit des temps tandis que l'enseignement institutionnel, dont l'histoire se confond à celle de la colonisation française, ne date que des années 1843. Mais, c'est 40 ans après que commence véritablement la mise en place de la politique culturelle de la France en Afrique équatoriale française (A.E.F.). Cette politique qui est au service de la colonisation va durer jusqu'en 1960, mais elle ne permettra pas la scolarisation de la grande majorité des jeunes, en raison de son caractère antidémocratique.

Aussi, relativement au retard engendré par cette politique sélective et élitiste des gouvernements coloniaux, le Congo s'est trouvé, au lendemain de son indépendance, devant la nécessité d'ouvrir très largement les portes de l'école à toute la population scolarisable. À cet effet, des lois furent adoptées, des finalités nouvelles furent assignées à l'éducation considérée comme moteur dans la transformation socio-économique et culturelle du pays. Mais, plus de trois décennies après, le système scolaire reste à bien des égards calqué sur le modèle français. De plus, ce système, déjà inadapté, se dégrade : les structures d'accueil, les moyens humains et financiers ne répondent plus aux besoins d'un enseignement de masses – les enseignants sont sous qualifiés et leur métier n'est plus honoré – les déperditions scolaires et le chômage s'accroissent dangereusement. Il faut ajouter sur ce tableau alarmant la paresse, l'absentéisme et l'indiscipline des élèves encouragés par un laisser-aller général. En un mot, depuis 1960, l'analyse du système éducatif congolais se fait en terme de crise.

Comment en est-on arrivé là? Quelle est la méthodologie de gestion et de planification de l'éducation et des ressources humaines? Quelle est la relation qui existe entre la formation et l'emploi? Comment sont abordés les problèmes de qualification et de compétence dans le pays? Dans quelle mesure peuvent être conciliées la nécessité d'une éducation de masses avec celle de la formation des élites? Quels sont les moyens de dépasser le problème d'un système éducatif qui devient parfois à lui-même sa propre fin?

Pour apporter des éléments de réponse à ces interrogations je vais, par une approche globalisante et au delà des explications ordinairement avancées, examiner toutes les variables formelles ou latentes pouvant expliquer cette situation de crise de l'école. A priori, les causes de celle-ci étant dans la société, je vais procéder à une analyse de la société congolaise pour rechercher des éléments de blocage, autrement dit, ce qui fait le décalage entre la société et l'école. Je vais tenter de répondre à la question de savoir en quoi les facteurs explicatifs de la crise sociale jouent dans la crise de l'école. Ceci me conduit, dans un premier temps, à préciser les représentations que les gens se font de la crise de la société en général et de celle de l'école en particulier; dans un deuxième temps, à connaître le système de valeurs. En fonction de ces éléments, je vais rechercher les conditions de choix entre une scolarisation de masses sans moyen et donc exposée à un analphabétisme de retour et une scolarisation qui garantit la qualité. Au-delà de cette approche générale, je vais me pencher sur la situation extrêmement préoccupante des ressources humaines, je vais tenter l'investigation du système scolaire de la période coloniale à nos jours afin, non seulement, de souligner sa temporalité, mais aussi et surtout de mettre au clair et d'analyser la situation des ressources humaines, de déceler et d'expliquer les traits caractéristiques d'un système d'enseignement inadapté aux besoins de la société et du développement.

L'Éducation traditionnelle

Éducation et temporalité



L'éducation traditionnelle

L'éducation traditionnelle est liée à la structure sociale. Cela permet d'inculquer aux jeunes le sentiment d'appartenance à la tribu, le respect des exigences morales, familiales et communautaires qui perpétuent la tradition et assurent la survie de la famille et de la collectivité. On comprend alors l'importance des enfants et le désarroi des femmes qui ne peuvent en avoir. Dans la société traditionnelle, et cela est encore valable aujourd'hui, la femme qui n'a pas d'enfant perd un peu de sa considération.

La femme acquiert une certaine révérence dès qu'elle constate un retard de quelques jours dans ses *époques*. Elle en prévient le mari qui accueille la nouvelle avec joie et fierté. Dès lors, et à chaque apparition de la nouvelle lune, le mari compte un mois d'âge de grossesse. Il sait alors que l'enfant viendra au monde quand apparaîtra la neuvième lune au firmament. En attendant, il confie sa femme à un guérisseur. Ce dernier la soumet à des impératifs très stricts et lui assure tout au long de cette période prénatale, des préparations à base de poissons, d'écorces d'arbres, de poudres végétales. Pour lui assurer un accouchement facile, il met tout en œuvre et mobilise toute la médecine traditionnelle au service de celle que la communauté considère comme une malade.

L'accouchement a lieu au village derrière la case et concerne exclusivement les femmes âgées. Aucun homme, même le mari, n'est autorisé à y assister. En cas de jumeaux, l'assistance doit être composée uniquement de mères-jumelles.

La naissance donne lieu à des cérémonies rituelles et oblige la mère et le bébé à garder la chambre pendant trois mois. En cas de jumeaux, la durée de réclusion est de douze mois à l'issue desquels des manifestations grandioses regroupant plusieurs villages sont organisées pour leur sortie en public. Pendant cette période de réclusion, la mère constitue presque à elle seule l'environnement du nourrisson. Elle est toujours présente. Cette présence rassure et apaise d'autant qu'attaché à son dos ou couché à côté d'elle sur un même lit, le nourrisson sent sa chaleur et reçoit son lait par le sein, sans intermé-

diaire, dans une relation intime qui ignore la distance, aussi bien dans le temps que dans l'espace.

La période d'allaitement dure deux ans afin d'assurer un développement rationnel de l'enfant et surtout pour éviter tout sevrage précoce qui risque d'entraîner, dans le meilleur des cas, frustration ou traumatisme et dans le pire des cas, la mort. Le sevrage constitue donc une période critique sur le plan de la santé psychique et physique de l'enfant. Raison pour laquelle il a lieu à l'issue d'une véritable restructuration du milieu ambiant et se caractérise par son aspect à la fois brusque et tardif.

L'enfant intègre alors la vie de groupe. Il ne doit, en aucun cas, être perçu comme un être inférieur à l'adulte dont le rôle est de le préparer à sa vie future.

Le processus d'insertion sociale

Selon que l'on soit fille ou garçon, le processus d'insertion sociale n'est pas le même. Il s'agit donc d'une éducation sexuée comprenant trois grandes phases.

L'éducation familiale

Jusqu'à l'âge de cinq ans, les enfants évoluent sous l'autorité de la mère qui leur transmet les gestes indispensables, l'orientation spatio-temporelle, les habitudes alimentaires, les principes fondamentaux, les consignes, les interdits, la connaissance de la langue, la découverte de la famille. Cette dernière est élastique et s'appuie sur le lignage. Les parents et les oncles ne ménagent guère leur effort pour montrer aux plus jeunes les cellules constitutives du lignage et les liens qui unissent les différents membres. Dans chaque famille il y a un chef. Il a le pouvoir de décision sur les solutions à apporter aux problèmes auxquels les membres sont confrontés (fertilité des terres, richesse des forêts et des eaux, fécondité des femmes, rapports avec les ancêtres); c'est le protecteur. Cependant, le père, la mère, l'oncle restent des personnages aussi importants. Ils sont écoutés, consultés et jouissent d'un respect sans faille. Ils font naturellement partie du cercle de décision. Vient enfin l'aîné. Pour les parents, il doit être le modèle et l'exemple pour les tout-petits.

Dès l'âge de 5 ans, intervient la rupture de l'unité familiale constituée par la mère et les enfants : garçons et filles sont séparés. Les premiers vivent désormais aux côtés des hommes. Ils découvrent très tôt les activités spécifiques, les responsabilités et les avantages de la condition masculine.

Accompagnant le plus possible leur père, ils s'exercent au défrichage des champs, à la construction des habitations, à la fabrication des instruments de chasse et de pêche, au maniement des outils agricoles, à l'usage des plantes médicinales... Au village, ils prennent part discrètement aux manifestations culturelles, cérémonies funéraires, mariages, débats. Se montrant peu à peu aptes à subvenir aux besoins de la collectivité, affirmant progressivement leur personnalité, ils réalisent leur intégration dans la communauté. Les filles quant à elles, poursuivent leur éducation auprès de leur mère et des autres femmes du village. Elles se consacrent aux travaux ménagers et champêtres, à la pêche, aux activités féminines. Elles ont sous leur responsabilité des petits frères et sœurs en bas âge. Très tôt elles doivent apprendre à devenir des femmes travailleuses, accueillantes, pleines d'affection pour les parents et les cadets.

Cette première phase place les uns et les autres respectivement sous l'autorité du père et de la mère pour recevoir l'éducation parentale ou familiale qui précède celle de la communauté.

L'éducation de la tribu

Au cours de la deuxième phase, les enfants (filles et garçons) âgés de 15 ans environ, reçoivent l'éducation de la tribu. *«C'est le moment qui affecte le plus le cours de la vie car il implique un traitement social qui assure la modélisation des qualités collectives : maturité physique, capacité à produire les hommes et les biens...»*¹

Les filles sont soumises à des interdits alimentaires, à des purifications, à des épreuves. Elles acquièrent une éducation sexuelle et morale qui les prépare au mariage. Ce dernier a une importance capitale dans la vie d'une fille. En effet, il conduit à la maternité et représente une condition essentielle pour son intégration et son accession à la plénitude sociale. Ce cheminement vers le mariage reste lié à la volonté des parents, qu'il s'agisse de la fille comme du garçon. Cependant, les filles n'y accèdent guère de la même façon. Certaines sont acquises; la coutume veut que celui qui désire épouser une femme aille d'abord trouver son père ou son oncle maternel et en prenne immédiatement possession dès l'accord de ce dernier. D'autres sont échangées ou héritées.

Les garçons sont d'une part, soumis à la circoncision dont l'usage est obligatoire et fortement réclamé par les femmes, en raison de la virilité

1. Georges Balandier, *La vie quotidienne au Royaume Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle*, Hachette, 1965.

qu'elle est supposée conférer. Elle fait l'objet de cérémonies grandioses et reste la condition à l'initiation sexuelle et au mariage. D'autre part, ils subissent des épreuves qui les exercent au courage et à la discipline, aguerrissent leur personnalité et leur font assumer leurs responsabilités envers la communauté. Ils apprennent les mythes, les légendes, les proverbes, les danses, les chants, les récits, les contes. Ceux-ci constituent, avec les masques et les sculptures, le langage culturel que tout individu de la communauté doit connaître et dont il doit faire usage. Le masque remplace l'homme mort et continue sa mission; les danses perpétuent l'œuvre des parents; les récits, les contes, les proverbes, les chants, plus ou moins en accord avec la réalité, sont de merveilleuses leçons de morale, de philosophie, de sociologie, d'histoire. Par exemple, chez les Mbétis, «olendè» explique les origines de l'homme, l'histoire de la société et donc de l'humanité. C'est une histoire interminable dont le début est spectaculaire comme pour montrer la complexité de l'origine de l'homme et le caractère inépuisable de la connaissance. Cependant, les mots et les arts qui constituent le support linguistique, révèlent une étrange complexité et s'expriment de façons très diverses : il y a un langage destiné aux ancêtres; il y a des formules magiques, des prières, des textes, des chants qui permettent de communiquer avec les esprits et les ancêtres; il y a des sentiments d'affection, des formules de politesse, des prières pour jeter un mauvais sort. Le jeune doit en tirer le meilleur et le pire. Et, «*pendant toute la vie, il est soumis non seulement à l'emprise du savoir, mais aussi du savoir dire, c'est-à-dire à la fois au langage et à la culture qui le lient à la tradition et assurent son enracinement*»².

L'initiation aux pratiques ésotériques

Elle intervient dans la troisième phase. Quand la communauté éprouve le besoin de se renforcer et de se restaurer, les hommes et les femmes sont alors initiés à des pratiques complexes et riches de signification. Celles-ci sont variables selon les tribus. Chez les Mbétis, le *ndjobi*, à la fois fétiche et culture, est un rituel d'initiation, de techniques religieuses, de contraintes sacrées qui assure hors du village, une véritable conversion des hommes (les femmes n'y ont pas accès), à l'issue de dures épreuves. Il impose un code social en exigeant la fraternité, en luttant contre les pratiques de sorcellerie, d'envoûtement, d'empoisonnement, pour faire bref, le mal sous toutes ses formes, en interdisant formellement le vol, le viol et l'adultère, en régularisant les rapports sexuels et revigorisant les anciens interdits. Il se veut le protecteur de l'ensemble de la communauté et de ses biens. Il apparaît comme

2. G. Balandier, *op cit.*, 1965.

toute, comme un système destiné à restaurer la cohésion sociale, à élargir les limites de la culture et de la civilisation mbétiées. En dépit d'un accès des villageois à une certaine modernité, le *ndjobi* existe encore de nos jours, mais il a beaucoup perdu de son pouvoir de domination sur la société et sur les hommes.

En définitive, pour les filles comme pour les garçons, l'initiation symbolise la destruction de l'ancienne personnalité et donc l'acquisition de la nouvelle. Mais, les premières sont initiées dans le village ou dans la maison familiale; les seconds, dans la brousse. Cette distinction symbolise le fait que les garçons naissent pour la vie civique alors que les filles naissent pour la vie familiale ou tout au plus villageoise. L'éducation pérennise ainsi une société fortement structurée dans laquelle les rapports entre les personnes (jeunes et adultes, hommes et femmes, filles et garçons...), sont réglementés, contrôlés, hiérarchisés, imposés. De nombreuses sanctions assurent le respect d'un comportement digne et la bonne tenue vis-à-vis des parents et des autres membres de la communauté. Chez les Mbétiés par exemple, épier une femme qui se lave est considéré comme une tentative de viol ou comme un adultère. Ce dernier est très sévèrement sanctionné car il trouble l'ordre social : conflit de familles, guerre de villages ou de tribus etc. Les deux coupables peuvent perdre leur statut d'homme libre. Ils sont alors vendus comme esclaves ou brûlés vifs. Aujourd'hui, l'adultère apparaît plutôt comme un phénomène banal et sans réelles conséquences graves en dehors des réparations financières ou matérielles.

Aspect et caractéristiques de l'éducation traditionnelle

Aspects pédagogiques et méthodologiques

La société traditionnelle ne possède pas d'écriture, l'éducation n'est pas institutionnalisée. Tout se transmet donc oralement de génération en génération à travers des activités très variées, intégrées aux besoins de la collectivité et des individus. La théorie et la pratique sont liées. C'est en regardant faire et en faisant, véritable pédagogie du concret et de l'imitation, que le jeune apprend, connaît la nature environnante (plantes, animaux, saisons...), apprend son rôle social. C'est en imitant les adultes, c'est en s'identifiant à eux, qu'il acquiert une parfaite maîtrise des choses de la vie. C'est en participant aux activités de la collectivité qu'il apprend les savoirs (connaissances, savoir-être et savoir-faire) immédiatement utiles. La société tout entière (famille, voisins, adultes, groupes des pairs) est éducatrice et repose sur un certain nombre de valeurs fondamentales : le sens de la famille, l'hospitalité,

le droit d'aïnesse, le respect des adultes et des morts, le partage, l'honnêteté, la solidarité... Cette dernière se fait entre les membres de la communauté villageoise, de la famille, entre les générations. Les anciens sont très utiles, voire indispensables : ils constituent la sagesse, la mémoire vivante du village. Les jeunes sont là, toujours disponibles pour leur venir en aide. En définitive, tout le monde participe au bien de tous, ou si l'on veut, tout le monde est utile et l'utilité de chacun est reconnue. La tradition, du fait qu'elle contient des valeurs essentielles à la vie de tous, est une bonne chose qui mérite d'être préservée.

L'aspect le plus important du système éducatif traditionnel, est que l'apprenant étant responsable de l'acquisition des connaissances, l'apprentissage devient le sous-produit de l'activité et non le but principal. De plus, le sujet apprenant reste motivé. Cette motivation s'explique d'une part, par le fait que les activités font partie de la vie et conditionnent le plus souvent l'existence, d'autre part, parce que le sujet est libre et n'entreprend que ce qui l'intéresse. Cela facilite l'assimilation des connaissances et supprime la responsabilité de l'adulte.

Mais, ce système comporte aussi un certain nombre de limites : reproduction/dépendance, absence d'esprit critique, difficulté à formaliser le rapport au réel...

Caractéristiques générales

L'éducation traditionnelle se caractérise par les aspects ci-après³ : «activités intégrées à la vie courante, le jeune est responsable de ses acquisitions, apprentissage personnalisé, les maîtres sont les personnes de l'entourage, pas de programme, mise en valeur du maintien de la continuité de la tradition, apprentissage par observation, démonstration et/ou imitation, peu ou pas de question, motivation trouvée dans la contribution sociale, la participation au monde adulte et une grande continuité avec le jeu, autoévaluation».

3. Patricia Greenfiel et Jean Lave : Aspects cognitifs de l'éducation non scolaire in Revue Recherche Pédagogie et Culture n° 44 AUDECAM, Paris, 1979.